

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

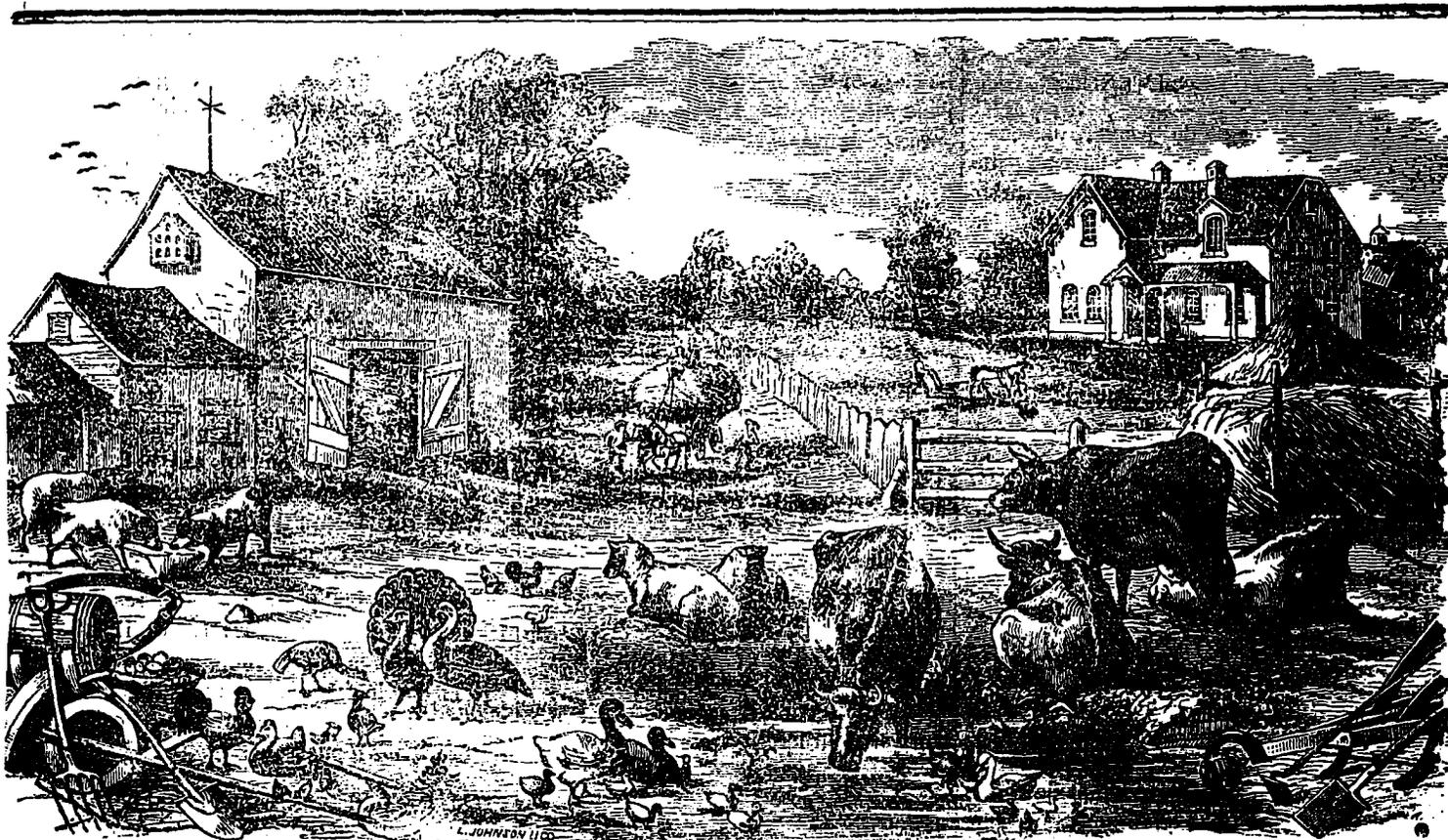
Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]
 Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 1 St. Hyacinthe,—Province de Québec,—Mercredi, 23 Mars 1870. No. 25



JOURNAL D'AGRICULTURE.

Conditions.—L'abonnement sera de *Un Ecu* pour un an d'avance; quand il ne sera pas payé d'avance l'abonnement sera de \$1. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Toute personne qui organisera un club de 50 abonnés aura droit à 50 copies du *Journal* pour \$20.

20 copies \$8.50. 10 copies \$4.50.

Le *Journal d'Agriculture* paraîtra le Mercredi de chaque semaine.

Nous traiterons de gré à gré pour les annonces.

Toutes lettres, etc., devront être adressées *Franco* au

Journal d'Agriculture.

Le "*Journal d'Agriculture*" est imprimé et publié par Camille Lussier dans la maison en briques de H. J. Doherty

ERRATUM—Dans l'article publié dans notre dernier No. sur la manière de faire le sucre d'érable, il se trouve une erreur dans le cinquième alinéa, commençant par ces mots « c'est donc la goudrelle etc., etc. A la 9ième ligne, à la place de « de se voir dans l'écorce de l'arbre, » on lira, « de se plier, et de se river dans l'écorce de l'arbre, et de devenir l'occasion d'une perte d'eau.

PUBLICATIONS.

The American Stock Journal publié à Parkersburg, Chester Co., Pa., No. de mars. Cette intéressante publication agricole est une de celles qui sont les plus profitables aux agriculteurs. C'est un recueil éminemment pratique, et dirigé par des hommes de grande expérience.

The Practical Farmer.—Une autre feuille destinée à l'enseignement des

classes agricoles. Les cultivateurs qui tiennent à acquérir des connaissances nouvelles en agriculture, font bien de s'abonner à cette publication.

Nous avons reçu le No. de mars du *Naturalist Canadien*. Ce recueil, est extrêmement intéressant. M. l'abbé Provencher, donne dans chacune des livraisons, des leçons d'histoire naturelle, dont tout le monde peut tirer d'immenses profits.

Nos remerciements à M. l'abbé Provencher.

TAUX DU CHANGE.

St. Hyacinthe, 21 Mars, Greenbacks achetés à 9 p c de discompte en monnaie d'argent.

Argent acheté à 5½ p. c. de discompte et vendu à 4½.

Or, à New-York, le 19 Mars à 3 hrs. P. M., 112½.

CORCORAN & ST. JACQUES,
 Courtiers de St. Hyacinthe

IL FAUT COMMENCER.

Voici le temps de songer sérieusement aux améliorations à faire au printemps. Il y a mille portes pour sortir de la routine : une fois entré dans la voie du progrès, le cultivateur ne recule plus ; mais au contraire il vole, pour ainsi dire, d'amélioration en amélioration. Il s'agit donc de commencer, et de commencer dès ce printemps à mettre en pratique, sinon tous, du moins quelques-uns des plans sur lesquels l'attention a été attirée. Les uns qui jusqu'ici n'ont eu que de maigres prairies, des parcelles desséchées où leurs troupeaux meurent de faim, devront semer de la graine de trèfle et de mil : le peu d'argent qu'ils dépenseront à acheter ces graines leur sera, qu'ils en soient convaincus, remboursé au centuple. Les autres qui n'ont cessé d'ensemencer une immense étendue de terre avec grain sur grain, tout en ne récoltant le plus souvent que le montant de leurs semences, devront adopter un système de rotation, semer moins de grain et le semer mieux, avoir plus de prairie et plus de pacage, semer plus de *jardinage*, avoir un beau champ de blé d'inde, un morceau en patates, un autre morceau en betteraves et carottes, pour *portionner* les animaux à l'automne, durant l'hiver et le printemps. La graine nécessaire pour planter les carottes et les betteraves se vendent à des prix comparativement minimes chez les pharmaciens. Enfin, chaque cultivateur, suivant les circonstances particulières dans lesquelles il est situé, sentira de suite que l'état de sa culture laisse à désirer : et il devra en conséquence s'arrêter à un plan d'amélioration raisonné et se mettre à l'exécuter sérieusement et avec prudence dès ce printemps. Nous disons un plan ; car il n'est rien de si dangereux que de former des plans à la douzaine, de vouloir tout faire et tout avoir à la fois ; c'est le moyen, suivant l'expression ordinaire, de *se tordre le cou*. On a vu un grand nombre de cultivateurs intelligents, instruits, lisant les journaux agricoles et étudiant leur art avec soin, se ruiner et se mettre dans le chemin pour avoir voulu trop embrasser. Ces insuccès de la part d'hommes qui devraient servir d'exemples aux autres cultivateurs, sont ce qu'il y a de plus fatal au progrès. Les routiniers applaudissent à leur chute ; ils y voient ce triomphe de leur ignorance et de leurs préjugés ;

ils s'en servent, comme d'un argument, pour retenir leurs semblables sous l'écorce de la routine.

En agissant plus sagement, en ne mettant en pratique que par degrés, des théories en elles-mêmes excellentes *en ne poursuivant pas deux lièvres à la fois*, ces cultivateurs auraient prospéré, et auraient été un exemple salubre au lieu d'un objet de découragement.

Mais sous le prétexte de ne pas trop entreprendre, il ne faut pas rester en arrière : au contraire il faut se faire un devoir de tenter les améliorations nouvelles. A l'œuvre donc ! Dès ce printemps, il faut entreprendre quelque chose de nouveau. Pourquoi chaque cultivateur ne sèmerait-il pas, par exemple, ce printemps, au moins un quart d'arpent en betteraves et carottes dans un endroit bien préparé. Il faut commencer par quelque chose : il n'y a pas à retarder.

X.

NE TROUBLEZ POINT LES MOUTONS.

On lit dans le *Canada Farmer* :

Le Professeur Miles, dans ses observations sur la race ovine, attire l'attention sur les effets qu'un dérangement subit, ou une agitation quelconque, peut avoir sur les moutons. Il a constaté que tout dérangement, tel que les allées et venues d'autres animaux, retardait l'engraissement de ses moutons, et souvent les empêchait de manger durant un certain temps. II. Julian Winnie, d'Albany, confirme la rectitude de ses observations, et dit en parlant de l'hivernement des moutons :

« Donner de la litière aux moutons est une chose à ne pas négliger. Je me suis tenu dans la cour et j'observai que, quand la litière commençait à être salie, les moutons l'évitaient avec soin et ne se couchaient dessus qu'avec dédain et malaise ; et dès qu'on leur offrait une couche propre, on les voyait se jeter de suite dessus et se reposer avec un air de contentement et de bonheur, comme une personne fatiguée quand elle se couche sur un bon lit. Je crois que c'est durant ce temps de repos qu'ils acquièrent de la graisse, et je suis en conséquence d'avis que les moutons ne doivent jamais se déranger excepté quand cela leur plaît. Ne souffrez jamais que des étrangers entrent dans la cour. J'ai 40 moutons dans une loge qui sont tenus à l'abri de tout dérangement, excepté les visites

journalières de ceux qui les soignent ; et leur état est meilleur que celui des autres troupeaux tenus dans les autres loges ; ce que j'attribue entièrement à la tranquillité, dans laquelle ils sont tenus. »

POURQUOI NE LE FAIT-IL PAS ?

[De la *Semaine Agricole*.]

Lorsqu'un habitant sait qu'une barrière est plus utile en lui sauvant du temps et du trouble, que de simples perches, et lorsqu'il peut lui-même s'en faire une, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Lorsque pour tenir ses barrières et les portes de sa grange fermées, il se sert de pierres qu'il roule comme appui, et que le soir après souper, il pourrait s'en faire de plus commodes, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Où, lorsqu'il voit les planches de sa grange et des autres bâtiments se déclouer et tomber pèle mèle à l'entour des bâtisses, et qu'il n'y a qu'à les clouer de nouveau, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Où, s'il sait qu'en craignant de faire la dépense de quelques clous, ce n'est qu'un ménagement de bouts de chandelles, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Si il sait qu'en faisant de bons fossés et de bonnes rigoles, qu'on enlevant les souches et les pierres, il améliorera ses champs et en augmentera le rendement, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Et lorsqu'il sait qu'en coupant et en brûlant les branches qui poussent dans ses pacages, il aura plus d'herbe, et d'une meilleure qualité, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Et qu'en se servant de plâtre sur ses prairies et même sur ses pacages, il peut retirer 50 par cent sur le produit de la récolte, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Et s'il peut se faire une provision de bois pour une année d'avance, par conséquent se chauffer à meilleur marché avec du bois sec qu'avec du bois vert, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

Et lorsqu'il sait qu'en soignant ses bêtes à cornes comme il faut, il aura trois ou quatre fois plus de profit, *Pourquoi ne le fait-il pas ?*

DR. GENAND.

DU TRAITEMENT DES VACHES EN HIVER.

Faisant la rencontre ces jours derniers d'un cultivateur intelligent et renommé, je fus heureux de lui parler d'agriculture, et surtout du traitement à donner aux vaches, durant l'hiver. Ses observations m'ont paru si judicieuses, que j'ai cru qu'il serait d'autant plus à propos de faire connaître les opinions de ce Monsieur, qu'elles sont le fruit d'une longue expérience couronné de succès.

Voici donc quel serait la manière la plus judicieuse de traiter les vaches, d'après l'opinion du cultivateur pratique dont je viens de parler.

Sitôt que les temps humides de l'automne commencent à se faire sentir, il faut les mettre coucher à l'étable, leur donner au commencement de l'hiver une nourriture saine et abondante, ne leur donner que bien peu de paille pour le premier mois, toujours leur donner, chaque matin, une portion qui peut être bien modique, soit d'avoine, betterave, patates etc., ne jamais passer une journée dans tout l'hiver, si rigoureux que soient le froid et le mauvais temps, sans les faire sortir de l'étable dans l'après-midi, une heure au moins dans le mauvais temps, et trois heures au plus, quand il fait beau, tous les jours les habituer à aller boire à l'auge, hors de l'étable, quand même elles paraîtraient s'en trouver plus mal pour le moment. Il est certain qu'elles ne s'en trouveront que mieux. Stimulés par le froid, elles recherchent toutes sortes de nourriture, et mangent le foin des chevaux, surtout si on a eu la précaution d'y jeter un peu de sel. Quand elles entrent à l'étable, elles sont bien dégourdies, et n'éprouvent point cette lassitude continuelle à laquelle sont assujetties les animaux qui restent toujours à l'étable.

Comme il serait trop long de les laisser sans boire jusqu'au lendemain midi, il est nécessaire, à moins de leur donner de fortes portions de légumes, de leur donner de l'eau le soir, à l'étable, dans la proportion d'un seau chacune, afin qu'elles puissent se désalterer suffisamment, surtout quand il fait de gros temps, et que les bêtes aiment mieux se priver de boire que de se rendre à l'auge.

Il n'est pas bon de toujours tenir de l'eau devant les vaches en hiver, car le soin qu'il faut apporter pour toujours tenir cet eau pure, est si grand, qu'il arrive presque invariablement que l'on

néglige ce soin. L'eau alors se salit et se corrompt, et il reste toujours au fond des auges un marc qui écœurre les vaches et les empêche de manger, et elles finissent par contracter des maladies qui ont toujours de mauvais résultats.

En ne donnant point d'eau aux vaches à l'étable, le but principal est de stimuler leur appétit. Si on leur donne de l'eau le matin, elles mangent moins au premier repas. Il est même à propos de ne jamais laisser passer un matin sans leur donner un peu de sel, avant qu'elles n'aient pris aucune nourriture. La vache ensuite, mange avec une appétit vorace, et elle n'est jamais rassasiée, quelque soit la qualité du fourrage; la soif qu'elle éprouve après ce premier repas, ne lui cause aucun préjudice, et lui est même favorable.

Certains cultivateurs prétendent que la vache ainsi altérée, boira de l'eau glacée en trop grande quantité, aura le frisson et sera mal à l'aise; mais c'est une erreur; l'expérience prouve, au contraire, qu'elle s'habitue à ce traitement, et n'en est nullement indisposée; elle s'y familiarise tellement qu'elle y puise une grande vigueur; mais ce régime doit être très ponctuel et très régulier.

Les vaches qui sortent tous les jours, de l'étable, n'ont point l'habitude de jouer ni de courir comme font celles qui ne sortent que rarement.

C'est surtout quand le printemps arrive que l'on constate le grand avantage qu'il y a à habituer les animaux au régime que je viens d'indiquer; ils ne sont point assujettis à avoir de vermine, le soleil ne les fatigue point, la pluie ne leur fait aucun tort; et quand ils commencent à aller au champ, ils sont si vigoureux, qu'ils n'éprouvent aucune fatigue, et la fraîcheur des premières nuits d'été ne leur cause aucun préjudice.

De cette manière, les vaches sont toujours grasses, même en ne mangeant que de la paille, excepté dans le premier et les deux derniers mois de l'hiver, et elles nous rapportent, sans frais, de gros bénéfices.

Le soin que l'on donne aux animaux est toujours amplement récompensé, et c'est surtout pour les vaches à lait que les cultivateurs devraient apporter le plus grand soin, et cependant, ce sont elles dont ils s'occupent le moins.

Les chevaux attirent trop l'attention des cultivateurs qui consacrent souvent à ces derniers, un soin qu'ils devraient

réserver tout spécialement pour les bêtes à cornes. Les grands troupeaux de chevaux sont toujours une cause de ruine pour le cultivateur; ils absorbent tout son temps, attirent toute son attention, consomment les meilleurs fourrages, et mangent toute l'avoine dont ils peuvent disposer, et dont les vaches laitières auraient fait leur profit et celui de leur maître. Mieux vaut n'avoir que peu de chevaux et qu'ils soient de bonne qualité; non pas pour trotter; mais forts et robustes pour toutes sortes de travaux.

Moins préoccupé de ses chevaux, le cultivateur pourrait apporter aux vaches laitières tout le soin qu'elles méritent; et il en retirerait un profit infiniment plus grand. J'ai toujours remarqué qu'un cultivateur qui aime ses vaches et les nourrit bien, aime aussi l'agriculture et enrichit bien vite. Ceux, au contraire, qui aiment trop les chevaux, et surtout les chevaux trotteurs, se ruinent et font de mauvais cultivateurs.

L'on entend souvent répéter que la main-d'œuvre est trop chère et trop rare, et que le cultivateur ne peut plus rien entreprendre, en agriculture, sans s'exposer à manquer de bras, au moment même où il en aura le plus grand besoin; au lieu que l'élevage des chevaux ne nécessite aucuns travaux; on s'abuse étrangement; car si l'on attachait au produit des vaches tout le soin et l'intérêt que l'on devrait y apporter, le profit serait si grand qu'il serait toujours facile de payer les prix demandés.

Le prix que l'on retire de la vente d'un cheval ne paie souvent que la moitié des dépenses qui ont été faites pour lui; au lieu que les dépenses que l'on fait pour une vache à lait sont toujours immédiatement rémunérées, sans compter que le prix de la vente d'une vache à lait n'est pas toujours à dédaigner.

Il n'est rien qui procure plus de jouissances au cultivateur qu'un beau troupeau de bêtes à cornes; il a toujours du plaisir à les regarder; cette jouissance qu'il goûte au milieu de ses troupeaux fait qu'il s'attache à l'agriculture, et y trouve tant de charmes, qu'en peu d'années, il devient un cultivateur accompli; car on ne fait bien que ce que l'on aime, et en aimant ses troupeaux, on cherche les moyens de les améliorer; et en recherchant ces moyens, l'on trouve ce que l'on ne cherche malheureusement pas, la science de l'agriculture, et les moyens de faire produire beaucoup à la terre qui doit nourrir nos troupeaux.

UN AMI DE L'AGRICULTURE.

LETTRE DES ETATS-UNIS.

(Pour le Journal d'Agriculture.)

Plattsburgh, 5 mars 1870.
(Suite.)

Cher lecteur,

Pour ce qui regarde la taille du pommier, je vous avoue franchement, qu'il ne faut pas avoir fréquenté l'école vingt ans pour cela; je vous l'assure. Moi, je me fais fort de prendre, parmi vous, l'homme le moins habile en cet art, et de le faire parfaitement réussir même à sa première opération. Un ami me suit:

Voyons, cher ami, puisque vous avez l'obligeance de me suivre: emportons avec nous une bonne petite *égouine*, et un instrument bien tranchant, au cas de besoin..... Arrêtons-nous ici, monsieur, nous voilà rendus au verger..... Eh bien! l'arbre que voici, c'est un pommier; il a des branches mortes, d'autres ne sont qu'attaquées, d'autres se frottent les unes contre les autres, et d'autres enfin sont des gourmandes: petites branches fines qui poussent ordinairement droites sur les grosses, et qui s'emparent d'une grande quantité de sève.

Je vous le demande, cher lecteur, mon homme, après avoir examiné cet arbre, va-t-il aller couper les belles branches vertes, pleines de vie, en guise des sèches, ou de celles qui sont déjà attaquées? Oh! non; certes, non. Il a trop d'esprit pour cela.

Le voilà à l'œuvre, lecteur, et il réussit à merveille... Maintenant, laissera-t-il une foule de gourmandes pour enlever encore les belles et bonnes branches? Non: pas plus qu'il n'a fait tout à l'heure.

Quant aux terrains pour y asseoir un verger, je sais que tous ne sont pas aussi favorables les uns que les autres. Les terres hautes, par exemple, qui sont graveleuses ou sablonneuses, de même que les terrains de montagnes, ou ceux qui leur ressemblent par leur composition, tels que j'en connais dans la belle et vaste paroisse de St. Pie, dans St. Dominique, St. Liboire, etc., etc., etc., conviennent mieux aux pommiers que les terres blanches et les terres glaiseuses; néanmoins, pour ces dernières: nous pouvons encore assez bien réussir. Il faut pour cela, avoir des pommiers qui aient été greffés sur des Sibéries, de sorte que chacun peut récolter sa provision de pommes: ne dût il avoir qu'une vingtaine d'arbres plantés autour de son jardin.

Cependant, cher lecteur, pour parvenir à se former un verger, il faut une pépinière; si du moins nous ne voulons pas faire des déboursés d'argent pour se procurer des arbres qui soient déjà prêts à être mis en place.

Voici, selon moi, comment vous devez procéder à l'établissement d'une pépinière. Commencez d'abord par vous préparer un morceau de terre, tout comme si vous deviez y déposer une semence d'oignons; c'est-à-dire, que vous devez bien l'engraisser et le rendre meuble autant que possible, en le bêchant, émottant, etc., ensuite, procurez-vous des popins, ou plutôt, ayez-les d'avance, qu'ils soient de bonnes ou de méchantes pommes, cela ne fait rien, car, il vous faudra les greffer; faites de petits sillons droits et peu profonds, comme pour les oignons, par exemple, et espacés de deux pieds environ, afin de donner un libre accès aux personnes qui devront les cultiver plus tard; déposez-y les pepins à la distance de trois à quatre pouces chacun et recouvrez-les d'un demi pouce de terre tout au plus, sinon vous les feriez périr, et tout votre travail serait alors perdu.

Ordinairement, on fait cette semence à l'automne, au jour de la Commémoration des morts. Cependant, s'il vous arrivait de la pratiquer au printemps, voici comment vous vous y prendrez: vous ferez d'abord germer vos pepins, les enveloppant dans un linge que vous déposez dans une boîte, contenant du terroir—terre grasse que l'on rencontre sous les vieux bûchers—et puis, vous les arrosez de temps à autre, avec de l'eau dégraissée, de manière que la terre en soit un peu humectée, et cela, jusqu'à ce que les germes commencent à paraître; alors, vous les semez, choisissant un temps humide si vous le pouvez, ou encore, ce qui est tout aussi bien, profitant de la matinée qui d'ordinaire, est moite, en cette saison. Bien entendu que l'on recouvre les pepins d'une couple de pouces de terre, et qu'on expose la boîte dans un lieu assez rochauffé de la maison. Une fois vos pepins germés, faites ce que vous feriez en les semant à l'automne.

Dès qu'ils sont levés, il ne faut point laisser envahir le terrain par l'herbe, vous les perdriez bientôt; nettoyez-les en vous servant d'une gratte légère. Quand ils auront atteint quatre ou cinq pouces de hauteur, alors vous enlevez les feuilles qui se trouvent le plus rapprochées de terre, afin que les plantes

croissent plus vite, et qu'en conséquence, elles soient plus tôt soumises à la greffe.

La greffe consiste à enter une tige ou un œil de pommiers francs sur un sujet que l'on appelle sauvageon.

Cher lecteur, il me resterait encore bien des choses à dire sur la culture du pommier; mais comme elles sont longuement traitées dans le « Verger Canadien, » par M. l'abbé Provancher, ça me dispense de vous entretenir davantage sur cet important sujet.

Ce que je vous conseille, ami lecteur, c'est de vous procurer de suite, sans plus tarder, un de ces opuscules dont je viens de vous parler. Le Verger-Canadien..... C'est un de ces ouvrages qui dispense de tout éloge, et qui, par ses propres mérites, se recommande de lui-même.

Il suffit, pour confirmer mon avancé, de dire qu'il est l'œuvre d'un des Ministres de notre sainte religion; M. l'abbé Provancher, autrefois curé de St. Joachim: homme profondément savant, plein de zèle, d'énergie et de dévouement pour accroître la prospérité de son pays.

Ce petit traité, lecteur, vous donnera, non-seulement, les renseignements indispensables pour la bonne culture du pommier; mais aussi, il vous apprendra à les greffer, à les tailler, à soigner toutes les maladies auxquelles ils sont exposés, etc., etc.

Il vous apprendra pareillement à cultiver le poirier, le cerisier de France, le prunier, la ronce, ce que, vulgairement, on appelle la mûre, le gadelier, le groseillier, le framboisier, le fraisier, les *atocas* et la vigne même, donnant de chacun, leur mode de propagation, etc., etc.

Je crois, cher lecteur, maintenant que vous connaissez ce livre: Le Verger-Canadien, que vous allez vous faire un devoir d'en acheter un immédiatement: dût-il vous coûter une piastre. Cependant, vous l'aurez à moins. Si je me rappelle bien, il ne coûte qu'un écu, ou tout au plus trois schellings.

Et, où se le procurer ce livre, me direz-vous? Là-dessus, je vous répondrai: Allez chez Monsieur Kéroack, à St. Hyacinthe.

Néanmoins, s'il arrivait que ce Monsieur n'en eût pas chez lui, à sa librairie, j'oserais croire qu'il s'en procurera tout aussitôt, afin de vous fournir, lecteur, ainsi qu'à tous les cultivateurs du diocèse de St. Hyacinthe, la chance d'en avoir facilement. Ce

sera un argent bien employé, soyez-en sûr.

Mais, hélas ! si, par malheur, il arrivait que quelqu'un fût assez égoïste, ou plutôt, assez ennemi de lui-même pour ne point vouloir consacrer une si modique somme à l'acquit d'un livre de ce genre, que je puis dire indispensable à un père de famille, je dirais à celui-là : Pour l'amour de notre beau nom de Canadien-Français ; pour l'amour de votre épouse que vous quitterez un jour, et ce jour n'est peut-être pas loin ; pour l'amour de vos chers petits enfants, à qui vous êtes obligé de procurer le bien-être ; pour l'amour de vous-même enfin, n'attirez donc point, sur toute la nation canadienne-française, ces mépris des habitants de la république voisine qui ont l'audace et l'effronterie de dire, même en notre présence : « Que les Canadiens peuvent dépenser tout leur argent et vendre jusqu'à leur dernière chemise pour se vautrer dans le whiskey ; mais qu'ils ne veulent jamais dépenser le moindre sou pour l'instruction ou pour l'obtention d'un bon journal d'agriculture ou autres de ce genre. Ils disent plus encore : ils vont jusqu'à affirmer, avec un front d'airain, que, sans eux, nous ne pouvons et ne savons rien faire.

N'est-ce pas ? cher lecteur, que ces dérisions yankees font mal au cœur de tout Canadien-Français bien né..... Pour ma part, je vous l'avoue bien franchement, il en faudrait même moins pour m'affliger... Il suffit qu'on blesse mes compatriotes, pour me blesser ; mais, il ne faut pas me porter le dard dans le cœur pour que je ressente de la douleur.

Voyons, Canadiens-Français, mes compatriotes ; unissons-nous cette fois ; recevons les journaux d'agriculture, et les livres qui nous sont indispensables ; mettons en pratique ce qu'en veut bien nous enseigner ; marchons tous de concert, sans la moindre jalousie, et nous progresserons rapidement. Notre beau pays deviendra cette terre de Cocagne ou cette terre d'Égypte qui, non seulement, nourrissait ses habitants pendant la disette, mais aussi nourrissait les peuples d'alentour.

Nous n'aurons pas, non plus, la vive douleur de nous expatrier, et nous vivrons heureux et contents, non sur un sol qui est le receptacle de toutes les monstruosités, mais sur un sol vraiment religieux et qui sera le nôtre.

UN AMI DU PROGRES.

SUCRE D'ÉRABLE.

Voilà le temps des sucres qui va commencer bientôt ; chacun parle dans son foyer de cette saison du printemps longtemps attendue de tous, et surtout dans nos campagnes, de ceux qui font le sucre d'érable. Dans l'espoir d'être utile à ces derniers, je me permettrai de leur faire connaître ma manière de faire du beau sucre, acquise par plusieurs années d'expériences ; on voudra bien me pardonner certains détails qui peut-être auraient dû être omis.

1o. De l'entaille des érables. Entaillez une érable à une certaine hauteur ou au bas, c'est indifférent, elle coulera tout aussi bien ; mais il faut éviter d'entailer dans les endroits vicieux ou dans les anciennes coupes recouvertes, car l'eau qui en sortira ne sera pas aussi belle et ternira le sucre.

2o. Des chalumeaux ou coulisses. Les chalumeaux ou coulisses doivent être nettoyés afin de faire disparaître surtout la sève du printemps précédent ; les coulisses en fer blanc pour ceux qui ont des chaudières seraient préférables.

3o. Vaisseaux pour recevoir l'eau d'érable. Les meilleurs vaisseaux sont les petites chaudières en fer blanc ; on doit éviter d'avoir des vaisseaux en tonnes qui ont servi à la melasse ou au sirop ; les meilleurs sont ceux qui ont servi aux boissons fortes ; ne pas employer un peu d'eau au fond de ces vaisseaux dans laquelle il y a du marc.

Ceux qui n'ont pas de chaudières de fer blanc, devraient laver leurs auges en les plaçant en déclivité le long des arbres, la gueule en dehors, pour recevoir la pluie du printemps ; tous les auges neufs devraient être placés dans un même arrondissement pour pouvoir mettre l'eau de ces auges à part, ce qui fera du plus beau sucre.

4o. Précautions pour faire réduire l'eau d'érable. Dans la paroisse de Contrecoeur, et dans les paroisses environnantes, pour faire du beau sucre, on se sert de grandes lèche-frites à la place des chaudières pour faire réduire l'eau, ces lèche-frites sont en tôle galvanisée et contiennent de dix à vingt-sept seaux d'eau ; il serait préférable de mettre des *champlures* à ces lèche-frites pour couler le sirop ; par ce moyen, on ne brouille pas le réduit et les saletés restent au fond des lèche-frites.

Ces lèche-frites sont placées au nombre de deux ou trois, sur des fourneaux

en brique ou en terre, de manière que le feu ne chauffe que le dessous. Ceux qui n'ont que des chaudières, peuvent aussi faire du beau sucre en les plaçant sur de semblables fourneaux, qui économisent beaucoup de bois, et de manière aussi que le feu ne porte que dessous ; à la fin du réduit, modérer les feux pour empêcher de griller le sirop en montant et descendant dans les chaudières, avant de couler, mettre dans le sirop un blanc d'œuf battu dans un demiard d'eau d'érable et ne pas couler trop épais.

5o. Cuisson de sucre. Frotter le tour du chaudron avec du lard et l'essuyer ensuite, pour empêcher de griller le sucre en gonflant ; faire un feu assez fort et l'entretenir ainsi jusque vers la fin, où le sucre pourra être fini avec le brasier ; si le sirop vers la fin bouille trop épais, mettez-y un petit morceau de beurre qui aura l'effet de l'éclaircir. Pour connaître si le sucre est bien cuit, plongez-y une pelote de neige, et si le sirop collé après casse comme la vitre en frappant dessus, tirez alors le chaudron et placez-le sur la terre.

C'est à partir du temps que le sucre est tiré, qu'il faut prêter le plus d'attention, car c'est la partie la plus difficile et la plus délicate ; on ne doit pas brasser le sucre. — C'est pendant ce temps qu'il prend sa couleur et que le sirop achève de cuir tout doucement ; lorsqu'on s'aperçoit qu'il prend en grains au fond, il faut alors bien le mêler sans brasser longtemps, afin que le sirop qui reste encore puisse se mêler au sucre en grains ; en refroidissant, on le voit prendre graduellement une plus belle couleur ; avant de le mettre dans les moules le mêler encore en serrant le tour du chaudron, et en l'entretenant tout doucement pour qu'il fasse du grain partout également, en portant toujours beaucoup d'attention. Il ne faut pas le mettre trop froid dans les moules, lesquels, s'ils sont petits, feront paraître le sucre plus beau ; on ne doit pas le laisser trop longtemps dans les moules, car il blanchirait.

Ceux qui ont de grosses sucreries peuvent tout aussi bien faire tout leur sucre beau, en ayant des chaudières et des lèche-frites. Il y a des personnes qui se servent de petites lèche-frites emboîtées dans les fourneaux pour faire le sucre et réussissent bien.

Depuis quelques années, il se vend dans Contrecoeur, cinq à six mille livres de beau sucre par année, à vingt

sols, un chelin et trente sols la livre, et ce sucre très recherché, a atteint ce prix depuis que l'on fait usage de chaudières et lèche-frites.

SUCRIER.

Contrecoeur, 10 Mars 1870.

Belœil, 22 mars 1870.

Messieurs les Rédacteurs,

La société d'agriculture de Bagot, qui me paraît être la société, de toutes celles dont j'ai entendu parler, qui a le plus promptement progressé, a aussi donné de nombreuses primes pour les petites portions de terre les mieux cultivées. Elle l'a fait tous les ans, si l'on en excepte l'an dernier, et peut-être, une autre année. La culture a grandement changée. On entend parler très avantageusement d'un bon nombre de fermes très bien tenues. La culture des racines prend de grands développements, surtout dans St. Dominique, dont le terrain accidenté donne plus de facilité pour cette culture. Je me rappelle quelques-unes des fermes bien tenues dont on m'a parlé; celle, par exemple, de M. Roy, de St. Pie, d'un M. Beaudry, de St. Dominique, de M. Ls. Taché, de St. Ephrem d'Upton, tenue par M. Martin; et surtout, celle de M. Antoine Casavant, de St. Dominique, dont j'ai pu admirer les provisions de légumes et les beaux animaux. Ces deux derniers ont eu, l'an dernier le plus grand nombre de points, et chacun le premier prix dans leur division, pour la ferme la mieux tenue, sur la terre de M. Casavant il n'y a pas moins de dix arpents de drainage dans les terrains sourceux ou difficiles à égoutter. Mais ce qui prouve plus clairement l'amélioration du sol dans le comté de Bagot ce sont ses expositions si belles, si riches en beaux animaux de toute espèce. Cela ne peut se voir que là où l'agriculture a progressée. Quelle est la cause de cette amélioration? C'est sans contredit, l'habile direction de sa société, son esprit du bien public, en poussant tous de l'avant, les pauvres, les peu aisés, comme les riches; par de nombreuses primes pour les petites portions de terre les mieux cultivées, d'une manière toute particulière, et dont je n'ai entendu parler nulle part ailleurs. L'argent pour la visite du sol était divisé entre les dix paroisses dont se compose la comté; ce qui fait que le grand nombre de primes fixées par l'administration se trouvait décuplé, et le nombre des concurrents heureux, décuplés aussi;

chaque paroisse, comme on le voit, avait son concours; chaque concurrent avait liberté d'action pleine et entière pour telle ou telle portion qu'il lui plaisait sans être astreint à aucun autre travail, frais ou déboursé, que ceux qu'il aimait. Le travail que l'on aime n'est pas un labeur pénible, mais une jouissance. C'est une fatigue agréable. Aussi la société de Bagot, depuis environ une quinzaine d'années qu'elle existe, a fait des merveilles. Les prairies sont généralement belles, les pâturages beaux et gras, les récoltes magnifiques; le bétail suit, comme toujours, l'amélioration du sol. Un bon nombre de vergers ont été plantés. L'horticulture suit l'entraîn, ainsi que l'industrie domestique. Il ne lui manque plus, si je ne me trompe, que d'employer tous ses fonds disponibles pour l'amélioration du sol, en augmentant la valeur des primes pour la culture sarclée, surtout pour la carotte; et la betterave. Avec peu, elle a fait beaucoup; avec beaucoup elle ferait bien plus.

St. Dominique qui paraît être une des paroisses qui a le plus fait et où il y avait toujours eu bon nombre de compétiteurs dans le concours de la paroisse, n'a pourtant eu qu'un seul concurrent dans le grand concours des fermes les mieux tenues. Encore, ce compétiteur m'a dit lui-même, qu'il ne l'avait fait que par orgueil, pour qu'il ne fut pas dit que dans St. Dominique, il n'y avait pas eu un seul assez brave pour concourir avec les riches paroisses de St. Rosalie, St. Simon, St. Hugues et St. Pie. Comme on le voit, c'est précisément le même esprit, les mêmes dispositions que j'ai déjà fait voir dans la société de Rouville, et dans celle de Verchères.

Amis des sociétés d'agriculture et du progrès agricole, veuillez faire connaître les sociétés qui ont le mieux réussi, leurs moyens d'action, pour que le conseil d'agriculture puisse choisir les meilleurs, et les faire exécuter pour le grand avantage de notre cher Canada. Mais toujours, est-il démontré clairement par les faits, que de nombreuses primes offertes pour les petites portions de terre les mieux cultivées, est un moyen, qui met en jeu l'intérêt personnel et lui a fait produire des résultats supérieurs à ceux des autres théories connues jusqu'aujourd'hui, et qui y ont peut-être la peine, faute d'autres meilleurs plans pratiques, d'être essayées, au moins dans quelques autres sociétés, éloignées des villes et des grands centres.

APICULTURE.

L'apiculteur, comme tous les ouvriers des diverses professions, a besoin d'étudier son art, de le comprendre, de le raisonner.

De la manière de se conduire avec les abeilles.

(Voir page 182.)

Quand les abeilles volent, il ne faut pas sans nécessité se placer devant la ruche ou passer devant le rucher. Car on empêche ainsi leurs allées et venues, ce qui les irrite beaucoup, principalement quand elles portent du miel. Quand on est absolument obligé de passer une fois devant la ruche, on doit le faire à pas lents, sans faire de grands mouvements du corps ou de grands gestes avec les bras, ce qui effarouche de suite les abeilles. On doit aussi tourner le visage toujours du côté de l'entrée; car les abeilles qui sortent de la ruche, évitent plutôt les corps étrangers que celles qui reviennent chargées de miel ou de pollen. Ces dernières se lancent comme un trait dans leur direction accoutumée, heurtant l'obstacle qu'elles rencontrent et le piquent immédiatement, quand elles trouvent un endroit vulnérable.

Il y a de certaines circonstances où les abeilles sont plus irritables et plus méchantes, et on doit se garder alors de les approcher de trop près sans motif suffisant.

Ces circonstances sont les suivantes:

a. Les abeilles sont très-irritables pendant le fort de la récolte, temps où la récolte de miel est leur occupation la plus importante et où elles ne souffrent pas d'être dérangées ni retardées. Dans ce moment où le miel est distillé en abondance par leur estomac à miel, la vésicule à poison prépare aussi sa liqueur irritante en abondance; et peut-être que cette abondance de poison rend déjà leur colère plus subite. Ou bien l'abondance de miel donne-t-elle aux abeilles plus de courage, de sauvagerie et d'ardeur au combat; ou bien encore sont-elles en ce moment tellement avares de leur miel, qu'elles regardent tout individu qui les approche de trop près comme un ennemi qui veut leur enlever leur trésor. En un mot, que cela soit comme on voudra, il n'en est pas moins vrai qu'il faut se

méfier des abeilles au moment où la récolte est abondante.

b. Les abeilles piquent volontiers surtout vers l'heure du midi pendant les chaudes journées, parce que c'est justement le moment où les fleurs laissent échapper le plus de suc mielleux et où la récolte est le plus abondante. Le temps chaud et sec tout comme le vent un peu fort qui dérange les abeilles dans leur vol sont des causes qui les irritent.

c. Les ruchées auxquelles on a donné plusieurs fois à manger sont très disposées à piquer, à cause du miel qu'elles ont pris.

d. Les abeilles s'irritent extraordinairement quand elles sont touchées par des choses ayant l'apparence de cheveux. Il est une chose connue de tout le monde, c'est lorsqu'une abeille pénètre dans les cheveux d'un homme, elle ne peut facilement en sortir, elle s'y enfonce même de plus en plus en frémissant et finit par piquer, cela est facile à expliquer. L'abeille reste accrochée aux cheveux par les crochets qui garnissent ses pattes, elle se croit prisonnière, et plus elle se démène, plus elle s'embarrasse. Cela met sa colère à son comble.

Il ne faut donc pas s'approcher des abeilles la tête découverte, ni avec des habits garnis de fourrures, surtout lorsqu'on est obligé de les arranger ou lorsqu'on est placé dans des circonstances dont nous parlerons plus loin.

Les abeilles s'embarrassent aussi dans les plumes; c'est pour cela que l'on doit mouiller tout d'abord le plumage que l'on emploie au moment du châtrage des ruches ou de la prise d'un essaim, afin que les plumules se colent l'une à l'autre.

Observation.—Il est préférable, dans la plupart des cas, d'employer un balais fait avec des branchages très-fins et élastiques liés ensemble.

e. Il faut laisser le plus tôt possible les abeilles tranquilles après toute opération un peu brutale, telle que le châtrage ou la réunion, et il ne faut pas s'en approcher, car elles sont très irritables.

f. Il ne faut pas s'approcher des ruches vêtue de couleurs voyantes; les abeilles en sont choquées et cela les irrite. Ainsi, par exemple, une femme tout habillée de blanc; ou bien un homme en manches de chemise ou avec un chapeau noir sur la tête, sont de suite attaqués. D'après M. de Berlepsch, les abeilles ne peuvent surtout pas souffrir la couleur noire.

g. Enfin, les abeilles deviennent très-irritables et impatientes, même envers leur propriétaire, quand elles possèdent une jeune reine non encore fécondée, et principalement lorsque celle-ci fait sa sortie de fécondation.

Les abeilles montrent par là combien leur mère est pour elles chose importante. En supposant que la reine perisse en volant hors de la ruche ou bien que la fécondation ne réussisse pas, la ruchée serait perdue. C'est pour cela qu'elles font si bonne garde et qu'elles cherchent à écarter tout ce qui pourrait faire du mal à leur mère.

(A continuer.)

EXISTENCE DES SOURCES SOUTERRAINES. SIGNES.

L'observation des phénomènes qui doivent conduire à la découverte d'une source, dit un auteur, a lieu en hiver, et pendant l'été, au moment des plus fortes chaleurs.

Si, pendant l'hiver, ajoute le *Journal du Cultivateur*, lorsque la terre est couverte par la neige, vous remarquez des places où la neige ne peut pas tenir; où le gazon même, percé sous la neige; si, par un temps sec et serein, vous observez au même lieu et dans le même temps, une espèce de vapeur, placez un pic à cet endroit, afin d'opérer plus tard des recherches, car il est probable que vous y trouverez de l'eau.

Au moment du printemps, remarquez les endroits où la neige fond le plus vite, où la verdure apparaît la première et la plus forcée, et, si les oiseaux d'hiver viennent se grouper sur ces places, vous croirez à la présence d'une source.

La rosée aux environs des lieux qui en sont habituellement privés, la présence du givre à la fin de la saison, servent également d'indico.

Pendant l'été, lorsque toutes les plantes se fanent et jaunissent, cherchez si quelque lieu plus favorisé ne présente pas un aspect plus riant, une végétation plus vive; ayez alors bon espoir de trouver de l'eau.

BULLETIN COMMERCIAL.

St. Hyacinthe, 21 mars 1870.

Depuis dimanche soir, le temps s'est mis au doux, et il pleut aujourd'hui, un peu. Samedi nous avons eu une superbe belle journée, aussi il y avait une grande foule au marché et de par la

ville. Tout le monde a été satisfait de la journée. Les prix ont été assez bons, et les acheteurs nombreux. Il y a des acheteurs de chevaux qui paient d'assez bons prix.

Les chemins se détériorent beaucoup. Le soleil a de la force, et nous arrivons aux derniers charroyages d'hiver. M. Zéphir Blanchard a été le premier à nous apporter du sucre nouveau comme les années précédentes. Il n'en avait qu'une petite quantité qui s'est écoulée promptement. On croit généralement que la récolte de sucre sera très abondante. Les corneilles sont revenues en grande quantités.

Voici le prix des grains chez les marchands de cette ville :

Orge par 50 lbs.....	£0 2 1
Avoine par 36 lbs.....	0 1 7
Pois par 66 lbs.....	0 3 3
Graine de lin.....	0 6 0

St. Hyacinthe 19 mars 1870.

FABRIQUE—Fleur, ex. superfine	\$4 50 a 4 55
“ en poche p 100 lbs	2 00 a 2 25
GRAINS—Orge par minot..	0 50 a 0 60
Avoine do	0 25 a 0 30
Gaudriole do	0 35 a 0 45
Pois do	0 75 a 0 00
Blé do	1 10 a 0 00
Blé-d'inde do	0 90 a 0 00
Sarrazin do	0 50 a 0 00
VOLAILES—Dindes par couple	2 00 a 2 50
Oies do	1 00 a 2 00
Canards do	0 40 a 0 50
Poules do	0 40 a 0 70
Poulets do	0 20 a 0 35
VIANDES—Bœuf à la livre ..	0 5 a 0 12
Do par quartier	0 4 a 0 6
Veau au quartier....	0 60 a 1 00
Mouton, par quartier	0 40 a 0 60
Lard par livre.....	0 10 a 0 15
salé	0 9 a 0 10
Do par 100 lbs.....	9 00 a 12 00
DIVERS—Patates au minot..	0 60 a 0 75
Beurre en livre	0 18 a 0 20
Do en tinette....	0 15 a 0 20
Sucre d'érable	0 10 a 0 00
Œufs la douzaine....	0 17 a 0 20
Suif la livre.....	0 15 a 0 0
Foin par 100 bottes...	4 0 a 6 0
Paille do	0 0 a 0 0
Choux la pièce.....	0 8 a 0 10
Miel la livre.....	0 10 a 0 12
Savon do	0 10 a 0 00
Oignons la tresse....	0 12 a 0 0
Fèves le pot.....	0 6 a 0 8
do minot.....	1 00 a 0 0
Laine.....	0 30 a 0 40
Navets la pièce.....	0 2 a 0 5
Pommes par minot ..	0 60 a 1 50
do quart..	3 00 a 4 0
Tabac par lb.....	0 10 a 0 12

Montréal 17 mars 1870.

FABRIQUE—Blé par 100 lbs.....	11 6 a 12 0
Farine d'avoine.....	8 0 a 8 6
Do de blé-d'inde..	9 6 a 10 0
Do de sarazin.....	6 0 a 8 6
GRAINS—Blé par minot.....	0 0 a 0 0
Orge do	2 3 a 2 6
Pois do	4 0 a 4 6
Avoine do	1 8 a 2 0
Sarazin do	2 3 a 2 6
Blé-d'inde	3 6 a 3 9
LEGUMES—Patates au sac.....	4 0 a 5 0
Fèves par minot....	7 6 a 8 0
Oignons par tresse...	0 5 a 0 6
LACTERIE—Œufs par doz.....	1 0 a 1 3
Beurre frais par lbs ..	1 3 a 1 6
Do salé do	0 10 a 1 1
Fromage do	0 9 a 1 0

VIANDES —Sucre d'érable do	0 5 a	10 6
Miel	0 6 a	0 7
Saindoux par lbs	0 0 a	1 8
VIANDES —Beuf à la livre	0 3 a	0 9
Lard do	0 7 a	0 7
Mouton à la livre	0 4 a	0 9
Agneau au quartier	2 6 a	6 7
Veau à la livre	0 6 a	0 8
Lard frais par 100 lbs	45 0 a	47 6
Beuf do	25 0 a	30 2
VOLAILLES —Dindes par couple	12 0 a	18 0
Dindes jeunes do	10 0 a	15 0
Oies do	6 0 a	9 9
Canards do	2 0 a	3 0
Poulets do	3 6 a	4 6
Poulets do	3 0 a	4 0
GRANDS —Canards sauvages	0 0 a	0 0
Pigeons	1 0 a	1 6
Perdrix	3 9 a	4 0
Lièvres 1 couple	1 6 a	0 0

ALCALIS —Potasse, premières	5 43 a	5 52
secondes	4 70 a	4 70
troisièmes	4 00 a	4 00
Petlasse, premières	5 16 a	5 10
secondes	0 00 a	0 00

Québec, 17 mars 1870

FLOUR —Extra supérieure	\$6 52 a	6 50
Extra	5 40 a	5 75
Fancy	5 20 a	5 35
Superfine No 1	5 10 a	5 20
Do forte	5 30 a	5 40
Do No 2	4 60 a	4 75
En poche No 1 p 100 lbs	2 30 a	2 50
Grain p bri de 200 lbs	5 80 a	5 25
Farine d'avoine	5 00 a	5 25
Do de blé-d'inde, blanch		
par 200 lbs	4 20 a	4 30
Do de do de jaune	4 10 a	4 20

VIANDES —Beuf, par 100 lbs	9 00 a	10 00
Do par livre	0 10 a	0 12
Mouton do	0 10 a	0 12
Agneau par quartier	0 6 a	0 09
Lard frais par 100 lbs	9 00 a	10 00
Do par livre	0 9 a	0 11
Lard salé do	0 12 a	0 14
Jambon frais	0 11 a	0 12
Do salé et fumé	0 14 a	0 16

Poissons —Saumon p bri 200 lbs	13 0 a	13 60
Do par lbs	0 10 a	0 12
Morue verte par bri	5 00 a	5 52
Do en paquets	0 0 a	0 0
Do par lbs	0 2 a	0 3
Morue sèche par quintal	5 75 a	6 00
Huile de morue par gallon	0 0 a	0 60
Harang du Labrador	5 00 a	5 25

VIANDES —Beurre frais par livre	0 22 a	0 25
Do salé do	0 18 a	0 20
Volailles par couple	0 75 a	0 80
Dindes do	2 50 a	3 0
Oies do	1 25 a	1 50
Canards do	0 75 a	0 80
Patates par minot	0 60 a	0 65
Oignons par baril	2 00 a	3 25
Avoine par minot	0 40 a	0 42
Pois do	1 00 a	1 25
Œufs, par douzaine	0 20 a	0 23
Fromage par lbs	0 15 a	0 16
Sucre d'érable p lbs	0 8 a	0 9
Fèves par bri	4 50 a	5 90
Laine p lbs	0 28 a	0 30
Bois par cordes, 2 1/2 p	2 25 a	3 75
Foin par 100 bottes	5 0 a	6 0
Paille do	5 00 a	6 00

FRUMES —Verbes, inspect., p 100 lbs	8 0 a	9 90
De moutons, non prép. ch.	0 75 a	1 00
De Vase do plb.	0 12 a	0 14

St Jean, 18 mars 1870.

FLOUR —par quart	4 40 a	4 65
par 100 lbs	2 40 a	2 50
de blé d'inde p. 100 lbs	1 75 a	1 90
de sarazin do	1 90 a	2 00
Avoine par 40 lbs	0 30 a	0 32
Orge, p 56	0 55 a	0 60
Grains de Ma	1 25 a	1 40
de mill	2 00 a	2 25
Pois, par minot	0 60 a	0 70
Blé, do	1 00 a	0 60

Blé d'inde par 56 lbs	0 70 a	0 75
Sarazin 50	0 40 a	0 45
Œufs par douzaine	0 15 a	0 17
Volailles par couple	0 50 a	0 60
Poulets do	0 40 a	0 50
Oies do	1 00 a	1 60
Dindes do	1 50 a	2 00
Pigeons do	0 10 a	0 12
Beurre frais par livre	0 18 a	0 20
salé do	0 15 a	0 17
Saindoux do	0 20 a	0 00
Miel do	0 10 a	0 12
Patates	0 40 a	0 50
Lard frais par 100 lbs	\$9 00 a	10 00
mass par quart	26 00 a	28 00
Beuf par 100 lbs	5 40 a	6 00
Foin do bottes	4 00 a	5 00
Paille do do	2 00 a	3 00
Bois à la corde	3 00 a	4 50

Les Trois-Rivières 17 mars 1870.

Avoine	\$0 25 a	0 30
Pois	0 70 a	0 80
Gabourage	0 70 a	0 00
Sarazin	0 40 a	0 60
Blé-d'inde canadien	0 80 a	0 90
Beuf par lbs	0 06 a	0 07
Lard do	0 15 a	0 18
Veau par quartier	0 00 a	0 00
Beurre frais par lbs	0 20 a	0 25
Œufs par douzaine	0 15 a	0 18
Patate au minot	0 75 a	0 80
Foin à la botte	0 05 a	0 00
Paille do	0 00 a	0 00
Sucre d'érable	0 10 a	0 00
Poule par couple	0 50 a	0 60
Graisse fondu	0 24 a	0 0
en branche	0 20 a	0 0
Petite graine d'oignon	0 10 a	0 00
Savon du pays	0 8 a	0 10
Saindoux par lbs	0 18 a	0 20

Trèfle Alsique

Le soussigné informe les cultivateurs qu'il a encore en mains 600 lbs. de belle graine de Trèfle Alsique qu'il vendra à sa résidence à raison de \$0.30 cts. la livre. Les apiculteurs et ceux qui veulent avoir de belles prairies devront se hâter de faire achat de cette graine ce Trèfle offre un butin excellent aux abeilles, détruit les mauvaises herbes, enrichit le sol, et rapporte de la graine à sa première fleur.

Il offre aussi en vente 37 minots de patates garnet Chili bonnes pour semence.

JOSEPH CHICOINE,
St. Pie, 28 Février 1870.

RUCHES A VENDRE

PAR
MR. THOMAS VALIQUET, DE ST. HILAIRE.

Les personnes désireuses de se livrer à l'industrie si lucrative de la culture des Abeilles trouveront en s'adressant au soussigné des Ruches de différents modèles et de constructions variant suivant le goût ou les connaissances apicoles de l'acheteur.

Les cultivateurs pourront obtenir 13 Ruches améliorées, pour le prix de 4 bottes de miel chaque et auront de M Valiquet tous les renseignements possibles pour se servir de ce nouveau et avantageux système de Ruches. On est prié de se hâter, vu les précautions à prendre des cette saison.

S'adresser à la Station St Hilaire ou au Dépôt d'instruments agricoles de Wm. Evans, marché Ste Anne, pour tout ce qui regarde l'achat de ces Ruches.

TH. VALIQUET,
Apiculteur.

Station St Hilaire, 8 octobre 1869.

CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL.

Les Commissaires nommés pour la Construction du Chemin de Fer Intercolonial donnent Avis Public qu'il sont maintenant prêts à recevoir des Soumissionnaires pour quatre autres Sections de la ligne.

La Section No. 13 sera dans la Province de Québec et s'étendra à partir de l'extrémité Est de la Section No. 8 jusqu'à la Station 906 près du Lac Malfait, formant un parcours d'environ 20 1/2 milles.

La Section No. 14 sera dans la province de Québec et s'étendra de l'extrémité Est de la Section No. 13 jusqu'à la Station 543, un point entre l'embouchure de la Rivière Amqui et le petit Lac Matapédia, formant un parcours d'environ 22 1/2 milles.

La Section No. 15 sera dans la Province du Nouveau Brunswick et s'étendra de l'extrémité Est de la Section No. 9 jusqu'à la Station 639, à peu près 1 mille à l'Est de la traverse de la Rivière Ne-pissiguit, formant un parcours d'environ 12 milles et un dixième.

La section No. 16, sera dans la Province du Nouveau-Brunswick et s'étendra de l'extrémité Est de la Section No. 15 jusqu'à l'extrémité Ouest de la Section No. 10, formant un parcours d'environ 18 milles trois-quarts.

Les contrats pour les susdites Sections devront être complètement parachevés et prêts pour la pose de la voie le 1er Juillet 1872.

Les Commissaires donnent aussi Avis Public qu'ayant annulé les Contrats pour les Sections Nos. 3 et 4, ils sont maintenant prêts à recevoir des Soumissionnaires pour de nouveaux Contrats pour ces mêmes Sections.

La Section No. 3 est dans la Province du Nouveau-Brunswick, et s'étend à partir de la Station 370, environ deux milles au Sud de la Rivière Resticouche, jusqu'à la Station 190, environ 2,000 pieds au Sud de la Rivière à l'An-guille, près de Dalhousie, formant un parcours d'environ 24 milles.

La section No. 4 est dans la Province de la Nouvelle-Ecosse, et s'étend à partir de la Station 230 sur les Hautsurs d'Amherst, jusqu'à la Station 0, sur les Hautsurs, environ un mille au Nord de la Rivière Phillippe, formant un parcours de 27 milles environ.

Les Contrats pour les sections No. 3 et 4 devront être complètement parachevés et prêts pour la pose de la voie le 1er Juillet, 1871.

Les plans et profils ainsi que le Devis et les Stipulations du Contrat seront exhibés au Bureau de l'Ingénieur en chef à Ottawa, et aux Bureaux des Commissaires de Toronto, Québec, Rimouski, Dalhousie, Newcastle, St. Jean et Halifax, le et après le DIX MARS prochain, et les Soumissions cachetées, adressées aux Commissaires du Chemin de Fer Intercolonial, et inscrites "Soumissions," seront reçues à leur Bureau, à Ottawa, jusqu'à 7 heures P. M., Lundi le 4 Avril 1870.

Des cautions pour l'exécution complète du Contrat devront signer la Soumission.

A. WALSHE,
ED. B. CHANDLER,
C. J. BRYDGES,
A. W. McLELLAN,
Commissaires.

Bureau des Commissaires,
Ottawa, 26 Janvier 1870.